

LA VERSIFICATION RUSSE ET SES MODÈLES ÉTRANGERS

ROGER COMTET

INTRODUCTION

La Russie moderne ne s'est vraiment fondée qu'à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle ; jusque-là isolée par les sévelles du joug mongol, puis repliée sur elle-même en un farouche isolement qui se recommandait exclusivement et excessivement de la tradition chrétienne orientale (mais non sans faire preuve d'un indiscutable dynamisme culturel aux XV^e et XVI^e siècles), le pays s'est alors ouvert peu à peu à l'Occident. L'ouverture économique, puis technique, n'a pas tardé à être suivie d'une pénétration des influences culturelles à une époque d'expansion universelle du monde occidental. Et c'est sur une sorte de *tabula rasa*, de terrain vierge que la Russie s'efforce alors de combler son retard sur l'Occident dans une atmosphère d'ivresse créatrice, de Genèse

Nous tenons à remercier le professeur Jean Breuillard pour toutes ses remarques et suggestions.

jubilatoire¹ ; dans cet effort de rattrapage, il est remarquable qu'elle s'initie au savoir occidental dans une parfaite achronie : « Les conditions particulières de cette réception aplatie, privée de « perspective » chronologique, créent un espace culturel inédit, nouveau et original, qui favorise des rapprochements et des « télescopes » inattendus pour les Occidentaux. Dans cet espace culturel importé en bloc, Fénelon converse avec Rousseau, Madame de La Fayette avec Diderot. » (Breuillard 1996, 67) Le classicisme russe s'épanouit ainsi en plein XVIII^e siècle.

Il faut alors tout créer, en particulier une langue, puisque le russe était jusqu'alors relégué par le slavon au rang de simple outil de communication au quotidien², puis une littérature. Des hommes remarquables s'attellent simultanément à cette double tâche, c'est donc à la fois en Russie le temps des « pères sans pères » (Breuillard 1998, 82), qui font surgir une langue et une littérature ex nihilo, et des « poètes linguistes » (comme Trediakovskij, voir Hagège 1985, 159, mais aussi Kantemir, Lomonosov, Sumarokov). La poésie semble en effet le domaine d'excellence de la littérature, ne serait-ce que parce que les conventions y jouent à plein et que la prise de distance avec les automatismes de la langue quotidienne, la « singularisation » (*ostranenie*) des formalistes, y atteint son paroxysme.

On verra donc se succéder du XVII^e au XVIII^e siècle plusieurs tentatives pour doter la littérature russe d'un système de versification adéquat, et il semble que les poètes linguistes russes aient puisé sans vergogne dans les modèles étrangers, avec ce sentiment qui va s'exacerber au XVIII^e siècle que la langue russe est universelle puisqu'elle exprimerait la quintessence de toutes les grandes langues de civilisation, se révélant ainsi par cette synthèse absolue la langue supérieure, l'« hyperglosse » (Breuillard 1998, 87-89). Ce nationalisme linguistique refondé par Pierre I^{er} justifiait donc de

1. « Je suis roi, esclave, vermisseau, Dieu ! » (G.R. Deržavin, *Dieu*, 1780-1784).

2. Le vieux slave avait été créé au IX^e siècle par Cyrille et Méthode sur la base du slave méridional afin de christianiser les Slaves ; légèrement russifié en slavon d'église, il régnait encore en Russie à la fin du XVII^e siècle comme langue de prestige réservée à la liturgie orthodoxe et aux genres littéraires élevés. Les russophones ne percevaient guère cette dualité, cette situation de diglossie, du fait que les deux langues étaient parentes, s'étaient influencées réciproquement au cours des siècles et que chacune d'elles avait sa sphère d'utilisation propre (Unbegaun 1965).

fait tous les emprunts puisqu'on ne faisait ainsi que rendre à César ce qui était à César. Dans la quête d'un système de versification adapté au russe, on vit donc se succéder à partir du XVII^e siècle plusieurs modèles en étroite dépendance avec le contexte culturel et politique.

Les quelques tentatives pour adapter au XI^e siècle la poésie du vieux slave imitée du grec au matériau russe avec pour seul principe l'isosyllabisme étaient restées sans lendemain et le moyen âge russe n'avait pas connu de poésie savante. Jusqu'au XVII^e siècle la poésie russe était donc uniquement populaire et orale, destinée à être chantée et donc fondée sur l'alternance de groupes rythmiques, la symétrie, l'assonance, l'allitération... ; c'est ce qui caractérise les chants héroïco-épiques des bylines (*byliny*), les proverbes (*poslovicy*), les adages (*pogovorki*), les sortilèges (*zagadki*), les indices (*primety*)... Toute cette création orale se caractérise par un extraordinaire fixisme de la forme, au point que celle-ci n'est d'aucun secours pour dater les œuvres en question. Il est intéressant pour notre propos de relever que les premières transcriptions des chants épiques russes ont été consignées par un étranger, le pasteur britannique Richard James, qui séjourna en tant que chapelain de l'ambassadeur anglais dans la région de Xolmogory, dans le Nord de la Russie, en 1618-1620, ainsi qu'à Moscou (Lo Gatto 1965, 79-80, 101 ; Larin 1959 ; Unbegaun 1962) ; ses transcriptions ont conservé jusqu'à aujourd'hui toute leur valeur. Les Russes ne commencèrent à recueillir que plus tard et épisodiquement cette création orale, la collecte ne devenant systématique qu'au XIX^e siècle à l'époque du romantisme et de la quête des sources de la nation initiée par les frères Grimm. Il semble donc que cette littérature orale n'ait eu aucune incidence dans la recherche de formes poétiques savantes comme nous allons le vérifier.

LE PARADIGME GREC CHRÉTIEN ORIENTAL

Nous trouvons chez les grammairiens Zizanij (ou Zizanius, né dans les années 1550-1660 et mort vers 1634) et Meletij Smotrickij (1572 ?-1633) les premières tentatives pour normer la versification russe. Tous les deux ont écrit en fait des grammaires du slavon, et non du russe ; la grammaire de Zizanij, assortie d'un glossaire

slavon-russe (*leksis*) est parue à Vilnius (alors Wilno) en 1596 (Zizanij 1596), celle de Smotrickij à Evje, non loin de là, en 1619 (Smotrickij 1619) ; elle sera republiée à Moscou en 1641, puis en 1721 : « C'est d'après cette grammaire que les Russes ont appris les règles grammaticales jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. » (Vinokur 1947, 87) Il n'est pas indifférent de relever que Vilnius, en Lituanie, dépendait alors du royaume catholique de Pologne depuis l'union de Lublin en 1569, comme la Biélorussie et l'Ukraine de la rive droite du Dniepr. La ville abritait une minorité ruthène. Dans toute cette région de confins, les Slaves orthodoxes se trouvaient soumis à la pression agressive des Jésuites depuis le triomphe de la Contre-Réforme en Pologne. Ils furent donc amenés à se doter des moyens de préserver leur identité religieuse en se regroupant dans les villes en confréries (*bratstva*) orthodoxes destinées à favoriser leur vie culturelle et religieuse ; pour contrecarrer l'influence du latin des catholiques, ils affirmèrent l'identité du slavon, langue de la liturgie orthodoxe, en même temps qu'ils remettaient à l'honneur les racines grecques de la culture des chrétiens orientaux.

Le souci de normer le slavon et de le rendre accessible à tous se retrouvait donc dans les grammaires de Zizanij et Smotrickij, ainsi que dans des lexiques parus à cette époque dans la même aire géographique de contact conflictuel avec la catholicité comme celui de l'érudit kiévien Pamva Berynda (Berynda 1627³) ou ceux de Slavi-neckij demeurés alors à l'état de manuscrits⁴. En même temps, l'affirmation de l'affiliation à la tradition grecque se marquait par la publication d'une grammaire gréco-slavonne anonyme dite *Adelphotes*, du nom grec pour « confrérie » (*Adelphotes* 1591) ; dans cet ouvrage, un groupe d'auteurs anonymes liés à la confrérie orthodoxe de L'vov a traduit en slavon la *Grammaire grecque* de Constantin Lascaris, premier livre grec à être imprimé en Italie en 1476 ; ils y ajoutèrent des paradigmes slavons, inspirés par l'idée d'une parenté profonde entre grec et slavon, d'où le titre de *Grammaire de la langue helléno-slave*, affirmant ainsi la dignité du slavon qui se retrouvait à égalité avec le grec comme langue des

3. Dans son dictionnaire, Pamva Berynda s'est inspiré du glossaire qui figurait dans la grammaire slavonne de Zizanij.

4. Le *Livre-dictionnaire gréco-slavo-latin* (*Kniga leksikon greko-slavjno-latinskij*) qu'Epifanij Slavi-neckij avait écrit à Kiev était adapté du *Lexicon greco-latinum* de Johannes Scopula paru à Amsterdam en 1662. Bien que non publié, il était bien connu des lettrés aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Écritures, ce que mettaient en doute les Jésuites polonais. En même temps, une série d'écrits défendaient la prééminence de la langue grecque sur le latin, de la Septante sur la Vulgate. Et vers 1651 le patriarche Nikon entreprend la correction des Livres Saints à partir des textes grecs avec l'aide d'Epifanij Slavineckij et de Simeon de Polock, ce qui entraînera la crise religieuse du schisme appelé Ras-kol entre partisans de la tradition russe et partisans du retour aux textes primitifs. Et déjà, en 1518, Maxime le Grec était venu du Mont Athos à Moscou à l'invitation du grand prince Vasilij III pour corriger ces mêmes livres saints, formant ainsi toute une école de traducteurs hellénistes.

Cette instrumentalisation du grec va se marquer entre autres dans la grammaire de Smotrickij par une tentative d'adaptation de la métrique grecque classique au slavon. Il s'est inspiré pour cela de la grammaire slavonne de son prédécesseur Zizanij qui avait pour modèle non seulement la grammaire latine de Donat (qui suivait la tradition de Denys de Thrace) et la *Grammatica latina* de Melancthon mais aussi la grammaire grecque de Lascaris ainsi que l'*Adelphotes*. Zizanij s'était ingénié à retrouver (ou imaginer...) en slavon les différences de longueur des voyelles qui fondaient la métrique grecque et latine ; sur le modèle du grec, il distingue donc des voyelles longues (correspondant aux graphèmes « ω » « η » et « ῥ »), des voyelles brèves (« α », « ι » et « υ ») et des voyelles tantôt longues, tantôt brèves qu'il appelle « générales » (*obščie*) ou « de double longueur » (*dvoevremennye*) telles que « ε » et « ο ». Il est certain que les habitudes de déclamation du slavon, langue artificielle, aboutissaient dans l'exercice du culte à une diction monotone où les accents des mots étaient pour ainsi dire estompés ; en l'absence de confrontation avec une langue vivante, on pouvait postuler des différences de longueur vocalique ou même en construire une norme à respecter. En fait, Zizanij voulait helléniser le slavon, comme en témoigne l'introduction des esprits et des accents dans sa graphie.

Smotrickij reprend cette classification des voyelles et l'applique à la métrique dans le chapitre de sa grammaire slavonne intitulé « À propos de la prosodie des vers » (*O prosodii stixotvornoj*) qui traite de la versification ou *piitika* « poétique » : « La prosodie enseigne la métrique, ou encore, par la mesure de la quantité, à composer des vers. » ; il ajoute 25 diphtongues, en particulier les sons

notés par « ы » et « у » ; à partir de là, il peut reconstituer les mètres classiques basés sur les différences de durée appliqués au slavon et donne même des exemples, tel ce vers pieux présenté comme iambique :

Молю, / Иису / се, ѿ / стави / моа / грѣхи
« Je te prie, ô Jésus, de me remettre mes péchés. »

Le système de Smotrickij eut très peu d'imitateurs, tant ses applications parurent étranges : « Il est facile de voir à quel point ces vers paraissaient bizarres dans la mesure où ils tenaient compte de longueurs qui n'existaient pas mais ignoraient les accents qui, eux, existaient. » (Gasparov, 1984, 29). Dans la dernière édition de cette grammaire en 1721 on pouvait lire au chapitre de la prosodie que ces règles étaient communiquées « moins pour être utilisées que pour l'information du lecteur » (Gasparov, 1984, 29). M.L. Gasparov note ici qu'à la Renaissance les essais de plaquer la métrique gréco-latine sur le français (Jean Antoine de Baïf, 1532-1589), l'allemand (Konrad Hessner, 1515-1565) ou l'anglais (Philip Sidney, 1554-1586) n'eurent pas plus de succès (Gasparov 1984, 29). Néanmoins, on ne saurait sous-estimer l'influence de cette grammaire en Russie au cours de tout le XVIII^e siècle (on se souvient que Lomonosov, le premier à avoir écrit une grammaire russe, s'en était nourri au cours de son enfance) et, sans aucun doute, ses idées sur la versification, dans leur étrangeté, ont dû continuer pendant longtemps encore de stimuler le débat sur les formes poétiques à adopter en Russie.

LE PARADIGME LATINO-POLONAIS CATHOLIQUE ROMAIN

Cependant, en cette fin du XVII^e siècle, les influences latines pénétraient aussi en Moscovie. L'élément déterminant fut ici l'annexion des trois-quarts de l'Ukraine jusque-là soumis à l'état polono-lituanien au traité d'Androusovo de 1667. Dans ces régions, la confrontation avec le catholicisme de la Contre-Réforme avait, comme nous l'avons déjà rappelé, poussé les orthodoxes à affirmer leur identité culturelle, d'autant plus qu'en 1596 l'Union de Brest créait une église uniate de rite oriental rattachée à Rome, ce qui divisait les orthodoxes d'Ukraine. Cette résistance au modèle latino-catholique s'était manifestée, comme nous l'avons vu,

par la promotion du grec et du slavon. Cependant, une autre tendance visait à combattre les Jésuites sur leur propre terrain, c'est-à-dire par le biais du latin et des humanités ; les études latines qui avaient connu leur heure de gloire jadis en Russie à Novgorod avant que la ville ne soit annexée par la Moscovie en 1478⁵, revenaient ainsi en force. C'est à cela que l'on peut rattacher la fondation d'une académie sur le modèle des collèges jésuites par le métropolite Pierre Mohyla à Kiev en 1632, qui, à côté du slavon, dispensait un enseignement en latin conforme à la tradition des humanités, formant ainsi par la suite une bonne partie des élites ukrainiennes et russes. L'Ukraine était donc ainsi soumise, *nolens, volens*, aux influences polono-latines ; lorsqu'elle sera absorbée par la Moscovie, la culture kiévienne séduira les élites moscovites, relayée par « toute une pléiade de lettrés actifs » (Vinokur 1947, 87) qui viendront s'installer dans la capitale ; l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou fut fondée en 1687 par Simeon de Polock sur le modèle de l'Académie Mohyla de Kiev (Smirnov 1855), avec la dénomination initiale de « Académie helléno-grecque » (*ellinogrečeskaja akademija*), ce qui indique encore la persistance du paradigme grec soutenu par les frères Lixud (ou Likhudes), le latin ne finissant par l'emporter que sous le règne de Pierre I^{er}. Mais alors, avec le dictionnaire trilingue de Polikarpov (Polikarpov 1704), c'est désormais avec le latin et le grec que sera placé à égalité le slavon.

Et c'est ainsi qu'on adopta vers le milieu du XVII^e siècle⁶ une forme de versification fortement inspirée du modèle polonais de poésie syllabique appelée *virši* ou *verši*, pluriel de *virša* ou *verša* (du polonais *wierz*, qui aurait servi de relais à l'allemand *Vers*, à moins qu'il ne s'agisse d'un emprunt direct au latin *versus*), appellation qui demeura en usage jusqu'à ce qu'on lui préfère au début du XIX^e siècle le terme de « vers syllabique » (*sillabičeskij stix*), ou

-
5. La « république » de Novgorod entretenait des liens étroits avec la Hanse et le monde occidental, les élèves de la ville fréquentaient les écoles de Livonie et le latin était donc à l'honneur ; c'est ici que l'*Ars minor* de Donat fut traduit en russe par le diplomate Dmitrij Tolmač (pseudonyme de Gerasimov) en 1522 ; ce Donat russe nous est parvenu dans deux copies manuscrites (Worth 1983, 76-165 ; Zaxar'in 1991).
 6. La petite histoire rapporte que le premier témoignage écrit correspondrait à une inscription composée par le directeur de l'imprimerie de la Laure de Kiev Tarasij Zemka pour le blason de Petr Mohyla.

encore « vers polonais ». La langue polonaise, où l'accent d'intensité est fixé sur la pénultième, met peu en valeur cet accent comme dans toutes les langues à accent fixe (voir le français). C'est donc tout naturellement qu'elle avait adopté un système de versification syllabique basé sur l'isosyllabisme de chaque vers et la rime féminine (liée à l'accent fixe sur la pénultième du mot). Au début de l'imitation en Ukraine, on se contentait de versifier en utilisant uniquement la rime, toujours plate, ce qui correspond à un vers « présyllabique » assez primitif connu depuis le XVI^e siècle (Unbegaun 1958, 19-20) mais qui était plus de la prose rimée que de la poésie véritable. Au départ, les premiers vers de ce type se composaient de distiques unis simplement par la rime, puis le modèle se canonisa sous la forme de vers de 11 syllabes avec césure après la cinquième ou de 13 syllabes (l'alexandrin polonais...) avec césure après la septième. La rime était toujours féminine et plate et on n'hésitait pas à neutraliser si besoin était l'accent des mots pour répondre à cette exigence, voir *sébe /nébe* chez Simeon de Polock. Toutes ces règles sont mises en application dans l'exemple suivant emprunté au même auteur où la structure de chaque vers de 13 pieds est de deux hémistiches de 7 et 6 pieds avec accent sur l'avant-dernier pied :

Срам честный лице дѣвы / вельми украшаёт,
Егда та ничесѡче / нелепо дерзает.

On doit noter qu'il s'agissait surtout d'une poésie savante⁷, religieuse, écrite en slavon par des clercs comme ce même Simeon de Polock (1629-1680) qui mit en vers syllabiques le psautier dans son *Psautier rimé* (*Psaltyr' rifmotvornaja*) et le calendrier des saints ; ce hiéromonaque était d'origine blanc-russienne, comme son surnom l'indique, donc proche des confins de la culture polonaise, et il écrivit même des vers en polonais. Le maître du baroque russe a ainsi voulu rivaliser dans son *Psautier* avec la traduction polonaise du poète Jan Kochanowski (au point qu'on peut voir dans son texte une simple adaptation du texte polonais), il a écrit plus de 50 000

7. L'archiprêtre Avvakum, dans l'introduction à sa *Vie*, critiquait ce côté savant des *virši* : « Si quelque chose y est dite vulgairement, eh bien ! pour l'amour du Seigneur, vous qui lisez ou écoutez, ne méprisez pas notre vulgaire, car j'aime ma langue russe maternelle et n'ai pas coutume d'orner mon discours de vers philosophiques ; ce ne sont pas les belles paroles que Dieu écoute, mais nos œuvres qu'il veut. » (Avvakum 1960, 59-60.)

vers syllabiques demeurés pour la plupart inédits⁸ et qui se conforment au modèle de 13 syllabes avec césure après la septième et accent obligatoire sur la douzième syllabe. Son disciple, le moine Karion Istomin (milieu du XVII^e siècle — 1717) illustrera la versification syllabique dans ses manuels didactiques et ses poésies spirituelles. À signaler aussi des noms comme ceux d'Artamon Matveev (mort en 1717), de Sil'vestr Medvedev (1641-1681). Feofan Prokopovič avait été formé à l'Académie Mohyla de Kiev, puis à Rome où il se présenta comme uniate (ce qu'avaient coutume de faire tous les jeunes orthodoxes qui venaient étudier dans la ville de saint Pierre) ; il écrira aussi en vers syllabiques sa tragédie de 1705 *Vladimir*. Les genres de prédilection de ce modèle de vers sont donc : les vers didactiques où la rime et l'isosyllabisme facilitent le travail de mémorisation et soutiennent l'intérêt de l'élève ; la grande poésie spirituelle ; les œuvres panégyriques. On rencontre cependant au XVII^e siècle également quelques essais séculiers écrits en russe dans les poésies syllabiques du prince Semen Šaxovskoj (fin du XVI^e — années 1650) ou celles du prince Ivan Katyrev-Rostovskij (mort en 1640).

Le modèle syllabique va jeter ses derniers feux en passant du slavon au russe dans les neuf célèbres satires d'Antiox Kantemir, prince moldave russifié, de mère italienne (1709-1744), avant de disparaître vers 1740 :

Сильна Пана воля будь, хоть мне смерть случится,
Невозможно мне с людьми в городе ужиться.

LE PARADIGME ALLEMAND PIÉTISTE

On associe traditionnellement l'introduction du vers syllabo-tonique en Russie vers la fin des années 1730 aux noms de Vasilij Trediakovskij (1703-1768) et de Mixail Lomonosov (1711-1765), tous les deux « poètes linguistes⁹ ». Le premier avait d'abord sacri-

-
8. Seuls furent publiés de son vivant deux recueils : *Vertograd mnogocvetnyj* [Le jardin multicolore] (1677) et *Rifmologion* (1679). On relève cependant que ses psaumes ont été mis en musique par le diacre V.P. Titov à la fin du XVIII^e siècle.
 9. Trediakovskij est connu pour son projet de réforme de l'orthographe, basé sur la phonétique du russe, *Dialogue entre un étranger et un Russe sur le sujet de l'orthographe ancienne et nouvelle et de tout ce qui concerne cette question* (Trediakovskij 1748) ; on doit à Lomonosov la première grammaire russe rédigée

fié à la tradition du vers syllabique comme dans son *Élégie sur la mort de Pierre le Grand* en 1725 (Trediakovskij 1963, 56-59) ; mais il la remet en cause dans une poésie datée de 1734 puis, l'année suivante, avec un titre qui revendique fièrement la novation dans son *Système nouveau et concis pour composer les vers russes* (Trediakovskij 1735) ; il commence par critiquer les systèmes précédents, la poésie syllabique n'étant pour lui que de la prose déguisée. Il prétend ensuite s'inspirer des vieilles chansons populaires : « [...] la poésie de notre simple peuple m'a amené à cela. Il est sans importance que son style ne soit pas orné, étant formé sans artifice, mais la chute heureuse de ses divers pieds, plus harmonieuse, plaisante et régulière que, parfois, celle des pieds grecs et latins m'a fourni un guide sûr pour introduire ses pieds bisyllabiques dans mes nouveaux hexamètres et pentamètres. Il est exact que j'ai emprunté à la versification française presque tous les termes que j'utilise pour le vers ; mais l'essentiel est repris de notre antique poésie innée, celle des simples gens [...]. Je ne suis redevable à la versification française que d'une poignée de roubles alors que j'en dois des milliers à notre antique poésie russe. » (Trediakovskij 1963, 383-384) Trediakovskij rejette donc l'imitation étrangère, ne lui concédant que l'emprunt des termes de la versification au français, ce qui nous rappelle qu'il fut l'un des rares Russes du XVIII^e siècle à étudier en France, soit à la Sorbonne, soit à la Faculté de théologie de l'université de Paris. Il est symptomatique qu'il assortit ses définitions des équivalents français et latins, mais jamais allemands. Et il met en application le « procédé rythmique » (*ritmičeskij sposob*) (Trediakovskij 1963, 432) dans ses œuvres poétiques nouvelle manière. Son intuition de phonéticien lui a fait comprendre que les syllabes accentuées du russe pouvaient être assimilées à des syllabes longues et que cela permettait donc d'adapter les mètres de l'antiquité classique : « [...] par syllabe longue on entend en russe celle sur laquelle la prosodie ou, comme on dit, l'accent tombe. » (Trediakovskij 1963, 368). Mais il recommande l'usage du trochée aux dépens des pieds iambiques, admet à la rigueur un mélange de trochées et d'iambes, proscriit les

en russe, la *Grammaire russe* (Lomonosov 1757) ainsi que d'autres traités où il a amorcé la formation du russe moderne en faisant un essai de synthèse fonctionnelle du russe et du slavon, la fameuse théorie des « trois styles » (Martel 1933) ; sa grammaire a exercé son influence sur la pensée linguistique russe jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle.

pieds trisyllabiques et s'en tient au vers « héroïque » de treize pieds, ce qui montre encore chez lui l'emprise du modèle syllabique polonais :

Негде Во́рону унесть сыра часть случилось ;
На́ дерево с тем взлетел, как полюби́лось. (1752)

Il reprendra ensuite les mêmes idées dans une nouvelle édition de son traité en 1752 (Trediakovskij 1752) et dans *Sur la versification russe ancienne, moderne et contemporaine* (Trediakovskij 1755). Désormais, l'iambe est traité sur un pied d'égalité avec le trochée, leur mélange n'est plus toléré et les vers trisyllabiques sont admis, ce qui correspond pour l'essentiel au système actuel de la versification russe. Cette évolution est certainement à mettre en relation avec les idées exprimées entre temps par Lomonosov.

Celui-ci avait effectivement complété la théorie exposée par Trediakovskij dans son premier traité écrit quatre ans plus tard. Lomonosov s'était familiarisé avec les *virši* à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou qui baignait dans l'influence ukrainienne. Plus tard, lors de ses études en Allemagne, il se prend de passion pour les poèmes du grand poète baroque maudit Johann Christian Günther qu'il apprend par cœur¹⁰ ; il a alors l'idée d'adapter sans restrictions la versification syllabo-tonique allemande au vers russe afin de tirer le meilleur parti possible des ressources prosodiques naturelles de sa langue. Il écrit donc en 1739 son *Épître sur les règles de la versification russe* (Lomonosov 1952) qu'il fait parvenir de Freyberg à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg avec, en guise d'illustration, l'*Ode sur la prise de Xotin* écrite en vers iambiques pour bien se démarquer de Trediakovskij. L'*Épître* révèle que Lomonosov a étudié attentivement la « prosodie polonaise » : il y critique par exemple l'usage systématique en russe des rimes féminines calqué du polonais en rappelant les règles de l'accent de mot en polonais. Lomonosov ne manquera pas de mettre en pratique ses préceptes, nous laissant un héritage poétique de trente-six odes, deux tragédies en vers et une centaine de petites poésies. Dès lors, le système syllabo-tonique à base phonologique et mor-

10. On sait que Lomonosov avait acheté un recueil de poésies de Günther à Freyberg (*Günthers Gedichte*, Breslau, 1735) et qu'il le réclama à son ami Vinogradov après avoir fui la ville (voir lettre du 7 avril 1741, in Lomonosov 1957, 433). Il l'a directement imité dans quelques odes et chansons d'étudiant.

phématique devait régner sans conteste ; la rime, basée d'abord sur l'orthographe, donc formelle (marque d'une époque où l'on lisait la poésie plus qu'on ne la disait), deviendra à son tour phonologique dans les années 1830 en se libérant de toute contrainte grâce à Puškin¹¹.

On voit bien ce que ce système doit au vers allemand qui avait alors trouvé sa forme canonique syllabo-tonique ; il pourrait s'agir plus précisément du paradigme protestant allemand, comme l'a pour la première fois avancé V.N. Peretc (Peretc 1905-1906), suivi ensuite par de nombreux auteurs : P.N. Berkov (Berkov 1935), D.S. Mirsky (Mirsky 1958, 35), N.S. Trubetzkoy (Trubetzkoy 1956, 21-22), Boris Unbegaun (Unbegaun 1955 ; 1958), K.F. Taranovskij (Taranovskij 1975)... À cette époque, en effet, le pasteur piétiste Johann-Ernst Glück (1652-1705) et son disciple Johann-Werner Paus(e) (1670-1734), tous les deux envoyés à Moscou par la communauté de Halle, traduisaient en russe les chorals de Luther¹² en appliquant au russe le système syllabo-tonique allemand, et cela bien avant les traités et expériences de Trediakovskij et Lomonosov. La mélodie des chorals allemands sur laquelle devaient être chantés les textes russes imposait en effet de conserver un système syllabo-tonique. À la même époque, on rapporte que Wilhelm Mons, Allemand de Moscou et amant de la future Catherine I^{ère}, écrivait en russe à celle-ci des poèmes galants syllabo-toniques dans une graphie allemande (Mirsky 1961, 35). À vrai dire, une première expérience d'adaptation avait déjà eu lieu au siècle précédent. On a en effet conservé le texte de la première comédie russe, *La comédie d'Artaxerxès* (Mazon, Cocron 1954) traduite de l'allemand en russe en 1672 par le pasteur Johann Gottfried, ou Grigorius, ou Grigorij (1631-1675) qui s'était établi à Moscou pour pourvoir aux besoins spirituels de la communauté germanophone. L'original étant écrit en vers iambiques, Grigorij avait le projet de conserver ce mètre dans son texte russe, d'autant plus qu'« il n'était pas au courant des artifices de la versification

11. Les archaïstes comme Šiškov voulaient au début du siècle proscrire les rimes verbales considérées comme trop faciles ; Puškin les ridiculisa dans son poème *La maisonnette de Kolomna*.

12. Certains de ces textes ont été publiés (Peretc 1902, 7-84), Unbegaun en donne des extraits (Unbegaun 1965, 42, 45, 49, 71).

syllabique » (Unbegaun 1955, 33) ; mais, pressé par le temps, il dut abandonner son projet dont il reste des traces cependant dans l'acte I. Dans tous les cas, il avait devancé « de plus de soixante ans la réforme de la versification russe ». (Unbegaun 1955, 34)

Il reste difficile d'apprécier l'influence exacte des poésies russes des piétistes allemands sur l'élaboration du vers russe ; elles ne circulaient qu'en copies manuscrites, mais on peut noter que Paus(e) a écrit aussi des poésies de circonstance en l'honneur du tsar ou de membres de sa famille qui ne pouvaient passer inaperçues. On relèvera aussi que Paus(e), certainement pour ses besoins de traducteur, a composé de 1706 à 1708 le premier répertoire connu de rimes russes (Peretc 1902, 257, 287-289). Il est plus difficile d'apprécier le rôle du Suédois luthérien Sparwenfeld(t), illustre linguiste, qui avait vécu à Moscou de 1684 à 1687 et à qui l'on attribue parfois de façon vague et imprécise des poésies russes syllabo-toniques.

Dans tous les cas, c'est avec les traductions allemandes des Psaumes par les réformés, magnifiées par la splendeur du choral (l'équivalent sonore de l'icône..., Tincq 1999) que les poètes russes voudront rivaliser en empruntant le même vers syllabo-tonique pour transcrire le psautier slavon en russe. Il s'agissait là d'une entreprise hautement symbolique vu l'importance du psautier slavon dans la tradition russe car c'est avec lui que l'on apprenait à lire, ce qui en faisait le texte sacré le plus populaire, souvent su par cœur par les Russes¹³. Or le projet de mettre à la portée de tous un texte sacré jusque-là hermétique, car écrit en slavon, était dans son esprit typiquement protestant. Le XVIII^e siècle verra ainsi apparaître plusieurs traductions russes des Psaumes chez Kantemir dont ce fut la première œuvre éditée (Kantemir 1727), Trediakovskij (Trediakovskij 1963, 141-144, 184-185, l'édition complète de son psautier n'ayant été réalisée qu'en 1989 par Levitsky), Lomonosov¹⁴, Sumarokov (Olesch, Rothe 1989), succédant ainsi aux adap-

13. Les textes sur écorce de bouleau des XI^e-XV^e siècles retrouvés dans les marais de Novgorod conservent des exercices de copie des psaumes par l'écolier Onfim, ce qui prouve que ceux-ci étaient déjà utilisés pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture.

14. Lomonosov traduit en vers russes 9 psaumes : les 1, 14, 26, 34, 70, 103, 116, 143, 145. (Lomonosov 1959, pp. 369-370, 157-158, 371, 374, 375, 380, 382-386, 228-

tations slavonnes en vers syllabiques de Simeon de Polock en 1680 et d'Avraam Firsov en 1683. Les psaumes ont ainsi fourni un modèle à l'ode du classicisme russe, et ils continueront d'inspirer les poètes russes au XIX^e siècle (Malchukova 1997).

LA REVENDICATION DE SOURCES NATIONALES

La quête d'une versification adaptée au russe suggère donc une succession de paradigmes étrangers dans l'imitation et l'adaptation : grec du christianisme oriental, puis latino-polonais de la catholicité romaine, puis allemand du piétisme... Pourtant, certains théoriciens du vers russe tentent de minimiser cet apport extérieur essentiel d'une manière réductrice, imités hors de Russie par des historiens de la littérature russe (Lo Gatto 1965, 125). Dans leurs constructions *a posteriori*, ils s'efforcent de retrouver le modèle syllabo-tonique déjà dans la poésie syllabique, ou bien de trouver des sources populaires et non étrangères à cette poésie savante.

L'une des idées avancées est que des régularités accentuelles étaient déjà présentes dans la poésie syllabique, même si la priorité y était l'isosyllabisme ; au XVIII^e siècle, il n'y aurait eu qu'un renversement de hiérarchie : le tonisme prend le pas sur l'isosyllabisme (qui demeure, bien évidemment). Dans les années 1840 le critique Nadeždin pensait déjà qu'un élément tonique était présent dans cette poésie. On pense aussi retrouver dans les vers syllabiques de Simeon de Polock une tendance au rythme trochaïque ; ailleurs on insiste sur le fait que le passage du modèle syllabique au modèle syllabo-tonique se serait fait dans la continuité : le premier aurait légué au second son éventail de rimes, la prépondérance des pieds bisyllabiques, un déséquilibre des hémistiches qui portait en germe l'évolution ultérieure... (Timofeev 1958). On invoque aussi le même Simeon de Polock affirmant dans une poésie dédiée au tsar Fedor Alekseevič que les psaumes devaient être mis en « pieds dans le dialecte slave » (*v slavjanskom dialekte v meru ustroiti*) (Kvjatkovskij 1966, 259). Karon Istomin, quant à lui, indiquait que dans les écoles la composition de poésies devait être aidée par le compte des syllabes sur les doigts et « par les pieds pour le

238, 184, 111-116, 105-107). Il cite sa traduction de trois des psaumes dans sa *Rhétorique* (Lomonosov 1952, 127-128, 315, 328-330).

rythme » (Kvjatkovskij 1966, 260) : chaque frappement de pied correspondant à deux pieds, cela pouvait aboutir à renforcer le rythme trochaïque sous-jacent aux vers syllabiques. On retrouve à l'heure actuelle le même genre d'argumentation chez un auteur comme Pančenko (Pančenko 1968 ; 1973).

Nous avons noté par ailleurs que déjà Tredjakovskij, dans ses essais sur la versification écrits dans une période de germanophobie alimentée par la domination des académiciens allemands de Saint-Petersbourg sur l'Académie et la polémique normanniste sur les origines de la Russie, prétendait s'être inspiré de la chanson populaire russe ; cette affirmation appelle des réserves, dans la mesure où nous avons rappelé que la poésie populaire était encore bien mal connue et appréciée des milieux savants à cette époque. Tredjakovskij, par ailleurs, se réclame trop du modèle français en ignorant ostensiblement le germanique pour ne pas laisser planer le doute sur ses sources véritables, vraisemblablement Glück et Paus(e) ; mais il s'est appliqué à dissimuler ce probable « larcin littéraire » (selon l'expression de Jean Breuillard sollicité sur ce point). Il n'est pas moins courant, cependant, de nos jours d'essayer de retrouver dans la poésie populaire des rythmes préfigurant ceux de la poésie syllabo-tonique (Kvjatkovskij 1966, 269). Tout cela laisse entier le problème du hiatus qui séparait alors la création populaire de la poésie savante.

POUR UN RETOUR AUX STRUCTURES LINGUISTIQUES DU RUSSE

Pour conclure sur cette polémique, peut-être serait-il bon de replacer le vers russe dans son cadre naturel, physique, celui des structures de la langue russe. L'âme du mot russe est son accent, dont le trait dominant est la longueur, les traits de hauteur et d'intensité étant secondaires ; et la place de cet accent est réglée par la force accentuelle relative des morphèmes qui composent le mot russe, comme l'établissait déjà Baudouin de Courtenay en 1917 : « [...] bien que dans la réalisation ce soient des syllabes et des phonèmes qui sont accentués, l'accent caractérise pourtant d'un point de vue psychologique ou psychique non pas les éléments articulatoires et acoustiques du mot mais ses éléments morphologiques, c'est-à-dire ses morphèmes. » (Boduën de Kurtenè 1963,

2 : 264)¹⁵. L'adoption en poésie du vers syllabo-tonique s'est imposée car elle correspondait au génie intime de la langue : « [...] le vers tonique s'y imposait de lui-même comme le seul qui correspondît exactement au caractère même de la langue. » (Lo Gatto 1965, 125) Mais jusque-là la poésie était slavonne, donc lue avec une certaine neutralisation de l'accent ; la naissance de la versification russe moderne est donc inséparable de l'affirmation du russe comme langue littéraire. L'affrontement entre syllabisme et morphématisme est d'ailleurs une constante de la pensée linguistique russe, comme nous l'avons montré ailleurs¹⁶, mais la poésie a été le premier domaine où le second terme de l'alternative l'a nettement emporté.

Pourtant on ne saurait sous-estimer le rôle des modèles étrangers qui ont fourni en temps utile les premières applications de la nouvelle versification syllabo-tonique au russe ; l'apport du luthérien suédois Sparwenfeld(t) demeurant hypothétique, les piétistes allemands ont joué ici un rôle essentiel, inspirés par leur générosité intellectuelle, leur idéal œcuménique de réunion des chrétiens dans le monde et leur souci d'inculturation et de partage du savoir et des compétences. C'est au nom du même idéal que le piétiste allemand Heinrich Ludolf avait créé en 1696 la première grammaire russe. Et par ailleurs la réaction récurrente contre l'imitation de l'étranger, vieille constante de la culture russe, n'a pu que stimuler la naissance de la poésie russe savante à l'époque moderne, comme on a pu le voir chez Trediakovskij et Lomonosov, qui prétendaient trouver des solutions nationales : les influences étrangères ont joué ici *a contrario*. Certes, c'est d'Allemagne que Lomonosov envoie sa lettre sur la versification à l'Académie, mais il insiste bien sur le fait que l'on peut prendre ailleurs ce qui convient à la langue : « Je ne puis assez me réjouir du fait que non seulement notre langue russe ne le cède en rien par sa vivacité et ses sonorités hé-

15. Ce constat est devenu de nos jours un lieu commun de la russistique : « [...] on ne peut étudier l'accent sans tenir compte de la structure morphologique de base du mot. » (Kurylowicz 1960, 233). L'accent de morphème en russe a été analysé en détail par Paul Garde dans ses nombreux travaux consacrés à l'accent russe (voir par exemple Garde 1968 ; Garde 1976).

16. Voir R. Comtet, « Syllabisme et morphématisme dans l'histoire de la linguistique russe », communication au X^e Congrès de l'ICHOLS de septembre 1999 à Fontenay-aux-Roses ; manuscrit en examen pour publication dans les Actes du congrès chez l'éditeur Walter Benjamins.

roïques au grec, au latin et à l'allemand, mais que pareillement à ces langues elle peut avoir en propre une versification qui lui soit à la fois naturelle et propre. » (Lomonosov 1952, 13) C'est ainsi que la perception du russe comme « hyperglosse » déjà évoquée justifiait que la versification russe soit corrélativement une « hyper-versification ». Comment imaginer par ailleurs que Lomonosov n'ait pas été influencé par la poésie allemande, lui qui était pétri de culture germanique, adorait Günther, avait une épouse allemande et prenait le soin de faire traduire en allemand sa *Grammaire russe* ?

L'emprunt semble être ici une loi du genre, comme le rappelait Boris Unbegaun : « [...] dans la plupart des langues européennes, la versification moderne est empruntée de l'étranger. Il semble que l'origine étrangère confère à la poésie le prestige que la poésie nationale, c'est-à-dire les chants et poèmes populaires, est incapable de lui donner. C'est un fait courant contre lequel il n'y a pas lieu de s'insurger. » (Unbegaun 1958, 17) Le même auteur rappelle aussi que « la construction strophique du russe offre aussi peu d'originalité que possible : dans sa majorité elle est empruntée. » (Unbegaun 1958, 99)

CONCLUSION

La création de la versification russe moderne semble donc bien résulter de la rencontre et de la parfaite adéquation des structures fondamentales de la langue russe et du modèle étranger germanique qui s'est trouvé en contact avec elle. Elle a été le fait à la fois de « passeurs » piétistes allemands idéalistes et de poètes linguistes russes dont la tradition va se poursuivre au XIX^e siècle avec le père du comparatisme russe en linguistique, Aleksandr Vostokov (1781-1864), d'abord poète, puis auteur d'un *Essai sur la versification russe* (Vostokov 1817) avant de se consacrer à la linguistique historique et comparée des langues slaves. Cette fascination des linguistes russes pour le matériau poétique va se retrouver à l'époque contemporaine dans l'école dite « formaliste ».

BIBLIOGRAPHIE

- ADELPHOTES. 1591. Αδελφοτης. *Grammatika dobroglagolivago ellinoslavenskago jazyka*. L'vov. ; éd. critique : Olech Horbatsch (1973). *Die erste gedruckte griechisch-kirchenslavische Grammatik*, Frankfurt am Main, Kubon und Sagner.
- AVVAKUM. 1960. *La vie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même et sa dernière épître au tsar Alexis*, Paris, Gallimard. (trad. par Pierre Pascal)
- BERKOV, P.N. 1935. « Iz istorii russkoj poëzii pervoj treti XVIII veka », in Orlov A.S. (éd.). *XVIII vek : sbornik statej i materialov*, Leningrad, 61-81.
- BERYNDIA, P. 1627. *Leksikon slavenorossijskij i imen tolkovanie*, Kiev.
- BODUËN DE KURTENË, I.A. 1983. *Izbrannye trudy*, 1-2, Moscou, Izd. Akademii Nauk SSSR.
- BREUILLARD, J. 1996. « Karamzin et la France (première partie) », *Slovo*, 16, 65-95.
- BREUILLARD, J. 1998. « Être linguiste en Russie au XVIII^e siècle », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, 51, 77-93.
- GARDE, P. 1968. *L'accent*, Paris, Presses universitaires de France, Collection SUP, Le linguiste.
- GARDE, P. 1976. *Histoire de l'accentuation slave*, Paris, Institut d'études slaves, 1-2.
- GASPAROV, M.L. 1984. *Očerki istorii russkogo stixa*, Moscou, Izd. « Nauka ».
- HAGÈGE, Cl. 1985. *L'homme de paroles*, Paris, Fayard.
- KANTEMIR, A. 1727. *Simfonija na Psalmy*, Saint-Petersbourg.
- KURYLOWICZ, J. 1960. « Do metodyki badań akcentowych », *Esquisses linguistiques*, 1, Wrocław-Kraków, 233-239.
- KVJATKOVSKIJ, A. (1966). *Poëtičeskij slovar'*, Moscou, Sovetskaja ènciklopedija.
- LARIN, B.A. (éd.) 1959. *Russko-anglijskij slovar'-dnevnik Ričarda Džemsa (1618-1619 gg.)*, Leningrad.
- LO GATTO, E. 1965. *Histoire de la littérature russe des origines à nos jours*, Bruges, Desclée de Brouwer. (trad. de l'italien)
- LOMONOSOV, M.V. 1952. Pis'mo o pravilax rossijskogo stixotvorstva, in *Polnoe sobranie sočinenij*, 1950-1959, 7, 7-18.
- LOMONOSOV, M.V. 1757. *Rossijskaja grammatika*, Saint-Petersbourg.
- LOMONOSOV, M.V. 1952. *Polnoe sobranie sočinenij*, Moscou-Leningrad, AN SSSR, 7.
- LOMONOSOV, M.V. 1957. *Polnoe sobranie sočinenij*, Moscou-Leningrad, AN SSSR, 10.
- LOMONOSOV, M.V. 1959. *Polnoe sobranie sočinenij*, Moscou-Leningrad, AN SSSR, 8.

MALCHUKOVA, T. 1997. « Paraphrases of the Psalms in Russian Poetry of the 1820s », in Børtnes J., Lunde I. (éd.), *Cultural Discontinuity and Reconstruction*, Oslo, Solum forlag A/S, 80-106.

MARTEL, A. 1933. *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*, Paris, Imprimerie nationale - Honoré Champion.

MAZON, A. ; COCRON, F. 1954. *La comédie d'Artaxerxès*, Paris, Institut d'études slaves.

MIRSKY, D.S. 1961. *A History of Russian Literature. From the Beginnings to 1900*, New York, Vintage Books (1e éd. 1926).

OLESCH, R., ROTHE, H. (éd.) 1989. *Trediakovski. Psalter 1753*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöningh.

PANČENKO, A.M. 1968. « O rifme i deklamacionnyx normax sillabičeskoj poëzii XVII veka », in *Teorija stixa*, Leningrad, « Nauka », 281-316.

PANČENKO, A.M. 1973. *Russkaja stixotvornaja kul'tura XVII veka*, Leningrad, « Nauka ».

PERETC, V.N. 1902. *Istoriko-literaturnye issledovanija i materialy*. Tom III. Iz istorii razvitija russkoj poëzii XVIII v., čast' 1-2, Saint-Pétersbourg.

PERETC, V.N. 1905-1906. *Očerki po istorii poëtičeskogo stilja v Rossii*, Saint-Pétersbourg.

POLIKARPOV, F. 1704. *Leksikon trejazyčnyj. Dictionarium trilingue*, Moscou. (éd. critique : Keipert H., 1988, München)

SMENCOVSKIJ, M. 1899. *Opyt issledovanija iz cerkovnoj žizni konca XVI i načala XVIII vekov*, Saint-Pétersbourg.

SMIRNOV, S. 1855. *Istorija Moszkovskoj Slavjano-greko-latinskoj akademii*, Moscou.

SMOTRICKIJ, M.G. 1619. *Grammatiki slovenskija pravil'noe sintagma...* Vilno. (éd. critiques : Horbatsch, O., 1974, Frankfurt am Main, Kubon und Sagner ; Nimčuk V.V., 1979, Kiïv, « Naukova Dumka », 1979, 2v.)

TARANOVSKIJ, K.F. 1975. « Rannie russkie jamby i ix nemeckie obrazy », in *XVIII vek*, 10, Leningrad, 31-38.

TIMOFEEV, L.I. 1958. *Očerki teorii i istorii russkogo stixa*, Moscou.

TINCQ, H. 1999. « Les sermons de Luther font trembler Rome et l'Empire », *Le Monde*, 21.07, 11.

TREDIAKOVSKIJ, V.K. 1735. *Kratkij i novyj sposob k složeniju rossijskix stixov*, Saint-Pétersbourg.

TREDIAKOVSKIJ, V.K. 1748. *Razgovor meždu čužestrannym čelovekom i rossijskim ob ortografii starinnoj i novoj i o vsem čto prinadležit k sej materii*, Saint-Pétersbourg.

TREDIAKOVSKIJ, V.K. 1752. *Sposob k složeniju rossijskix stixov protiv vydanogo v 1735 gode ispravlenij i dopolnennij*, Saint-Pétersbourg.

TREDIAKOVSKIJ, V.K. 1755. « O drevnem, srednem i novom stixotvorenii rossijskom », *Ežemesjačnye sočinenija, k pol'ze i uveseleniju služušie*, Saint-Pétersbourg, numéro de juin.

- TREDIAKOVSKIJ, V.K. 1963. *Izbrannye proizvedenija*, 2e izd., Moscou-Leningrad, Sovetskij pisatel'. (Biblioteka poëta)
- TRUBETZKOY, N.S. 1956. *Die russischen Dichter des 18. und 19. Jahrhunderts. Abriß einer Entwicklungsgeschichte*, Graz-Köln, Hermann Böhlau Nachf. (éd. Rudolf Jagoditsch)
- UNBEGAUN, B. 1955. « Les débuts de la versification russe et *La comédie d'Artaxerxès* », *Revue des études slaves*, XXXII, 1-4, 32-41.
- UNBEGAUN, B. 1958. *La versification russe*, Paris, Librairie des cinq continents.
- UNBEGAUN, B. 1962. « The Language of Muscovite Russia in Oxford Vocabularies », *Oxford Slavonic Papers*, X, 46-59.
- UNBEGAUN, B. 1965. « Le russe littéraire est-il d'origine russe ? », *Revue des études slaves*, XLIV, 19-28.
- VINOKUR, G. 1947. *La langue russe*, Paris, Institut d'études slaves. (trad. du russe par Y. Millet)
- VOSTOKOV, A.X. 1817. *Opyt o russkom stixosloženii*, Saint-Pétersbourg, 2^e éd.
- WORTH, D. 1983. *The Origins of Russian Grammar : Notes on the State of Russian Philology before the Advent of Russian Grammars*, Columbus (Ohio), Slavica Publ.
- ZAXAR'IN, D.B. 1991. « O nemeckom vlijanii na russkuju grammatičeskuju mysl' », *Russian linguistics*, 15/1, 1-30.
- ZIZANIJ, L. 1596. *Grammatika slavenska*, Wilno. (éd. critiques : Friedhof G., 1972, Frankfurt am Main, Kubon und Sagner ; Nimčuk V.V. 1980, Kiïv, « Naukova Dumka », 2 v.).

*Université de Toulouse-Le Mirail,
département de slavistique — CRIMS*